



Au cours du 12^e Congrès du TICCIIH à Moscou en juillet dernier (que je relate par ailleurs), j'ai eu l'occasion d'assister à quelques communications qui avaient pour thème le sauvetage au Japon de machines d'ateliers (des tours à métaux du début du 20^e siècle notamment), de laboratoires universitaires et de démonstrations (des maquettes d'installations industrielles entre autres). Au Japon, ce petit patrimoine trouve en général refuge dans de petits musées techniques locaux.

Nos collègues flamands du MIAT et du SIWE (www.siwe.be) le font aussi à Gand et à Leuven : cela fait partie de leurs programmes.

En Wallonie, seule l'Université de Liège fait un effort dans ce sens. Ce n'est, à ma connaissance hélas, pas trop le souci des autres institutions universitaires à vocation technique.

Pourtant, il existe des trésors dans les petits musées locaux éparpillés dans les campagnes. Je côtoie régulièrement des conservateurs de tels petits musées techniques (agricoles et domestiques surtout) au sein de l'*Association des Musées du Hainaut*. J'estime que le "petit" patrimoine industriel qu'ils sauvegardent mérite tout autant l'attention de PIWB que, par exemple, l'énorme et méritoire effort qu'effectue *La Fonderie* pour l'agglomération bruxelloise (qui, d'ailleurs, sauve aussi beaucoup de "petit" matériel industriel, domestique et même agricole, de toute nature).

De tels musées techniques existent partout dans nos provinces et il est regrettable qu'un inventaire, même sommaire, n'existe pas (à part des guides généraux par province, et encore). Il existe bien le remarquable « *Guide des Musées Industriels dans l'Eurégio Meuse-Rhin* » : à nous d'en faire autant pour la Wallonie tout entière et Bruxelles (en collaboration avec le SIWE pour Bruxelles, par exemple) et d'autres partenaires (européens ou autres).

Pour le Nord de la France, l'association *PROSCITEC* (Association Régionale pour la Valorisation du Patrimoine des Professions et des Entreprises, basée à Marc-en-Barœul) publie un guide « *Tourisme en patrimoine industriel* » reprenant les musées (grands et petits) et des entreprises à l'ancienne : tanneries, distilleries, brasseries, moulins, etc... Ce guide est en vente dans les boutiques des musées du Nord de la France.

Un tel guide pour la Wallonie pourrait constituer un stimulant pour les anciens musées qui font peau neuve et les nouveaux venus sur ce « marché du tourisme », tels que le **Musée de la Vie Rurale** à Huissignies (près de Belœil), ou le **Musée du Tramway Vicinal** à Thuin qui s'agrandissent, et dont on reparlera..... quand le projet de publication d'enquêtes et de témoignages oraux d'acteurs industriels sera sur les rails.

A ce propos, sachez que le premier volume de la collection est en cours. Il s'agit d'une étude de 80 pages environ traitant des **fonderies de fer et poëleries couvinoises** basée sur les enquêtes réalisées depuis 15 ans par l'**Ecomusée du Viroin** à Treignes. Jean-Jacques Van Mol y a rassemblé 17 enquêtes faites parmi toutes les classes sociales et corps de métiers qui ont œuvré dans les diverses fonderies de la région de Couvin. D'ores et déjà, d'autres auteurs s'attèlent à la rédaction de prochains volumes de la collection. C'est bon signe.

Sachez aussi que les 15 et 16 mai 2004, le SIWE, conjointement avec PIWB, organise un voyage en Hollande pour visiter quelques sites industriels préservés. Nous espérons vous y voir nombreux.

Bruno VAN MOL

Président

Le home Désiré De Meyer pour enfants de bateliers à Saint-Ghislain

Sous le régime napoléonien, le creusement du canal de Mons à Condé a permis l'exportation vers l'étranger du charbon par bateau, via l'Escaut. Par la suite, tout au long des 19^e et 20^e siècles, le développement industriel le long des fleuves et canaux a contribué à faire vivre de nombreux bateliers.

à Bruges. Un troisième établissement voit le jour en 1932 à Mont-sur-Marchienne, géré par les Sœurs de l'Immaculée Conception de Gand puis par les Sœurs franciscaines de Manage. Entre temps, en 1925, un dénommé Jean Dubrucq fait une donation à la province de Brabant pour la création d'une école batelière provinciale à Bruxelles. La même année, Anvers est dotée d'un home de l'Etat pour enfants de bateliers.

Bien vite, la loi scolaire du 15 mai 1929 sur l'obligation de

tiative de l'échevin saint-ghislainois Désiré De Meyer, il est construit entre 1932 et 1935, année de son inauguration.

Imposant bâtiment de plus de 100 mètres de longueur sur plus de 30 de largeur, il est entièrement conçu en style art déco mêlant la brique et le béton à l'extérieur et la céramique locale et le bois exotique à l'intérieur. Le porche d'entrée, en béton, est composé de deux colonnes fuselées ou renflées surmontées d'une arcade en saillie formant un demi-cercle. Les façades sont entièrement



Fig. 1. - Vue ancienne, s.d. (Collection Jean-Louis Capouillez).

C'est pour assurer l'éducation de leurs enfants qu'un home pour enfants de bateliers s'est ouvert à Saint-Ghislain dès 1927 dans un bâtiment communal rénové au n° 12 de la rue des Canadiens. Réservé au départ à la gent masculine, il accueille dès 1929 les premières élèves de sexe féminin. Ce n'est pas le premier établissement du genre : en 1905, le Père jésuite Lucas ouvre une école libre à Namur, et un peu plus tard, une seconde s'ouvre

fréquenter un établissement scolaire à partir de 10 ans pour les enfants dont les parents n'ont pas de résidence fixe va contribuer à surpeupler les effectifs du home. La Ville de Saint-Ghislain va alors envisager la construction d'un nouveau bâtiment en bordure du canal. Pour ce faire, un terrain est d'ailleurs acquis auprès de la S.A. du Charbonnage de Hornu et Wasmes. Il est situé au coin de la rue du Port et de la rive gauche du canal. A l'ini-

en briques de deux coloris : des bandes plus claires soulignent l'arcade des baies et rompent la monotonie des travées. La toiture en tuiles noires est ornée sur son faîte de motifs végétaux. Sur les grandes portes d'entrée situées en haut du perron, on note la présence de fer forgé d'inspiration végétale. Les soubassements sont réalisés en pierre.

Pensé en terme de modernité, le bâtiment est à l'avant-garde

du progrès en matière d'hygiène et de propreté : de larges baies éclairent de part et d'autre un vaste couloir dans lequel des lavabos sont disposés en face de chaque classe. Dans chacune d'elles, la traditionnelle estrade en bois a fait place à un surhaussement du pavement de la salle. Un même souci de modernité se rencontre dans les cuisines qui sont équipées de plusieurs

décoré en style art-déco permet aux jeunes filles de s'entraîner à vivre comme sur une péniche. En outre, un vaste parc annexé à l'école, à la rue du Centenaire, offre une ouverture sur la nature et la possibilité de s'adonner à l'exercice physique.

Pendant plus de quarante ans, l'établissement va ainsi héberger des enfants de bate-

pour dispenser leur enseignement : au début, ils logent dans l'école même puis obtiennent une habitation dans leur commune d'adoption. Pas de mixité : le bâtiment est divisé en deux sections bien distinctes qui correspondent aux deux ailes de l'école. Deux entrées distinctes toujours existantes, mais actuellement hors d'usage, desservent celles-ci.



Fig. 2. - Spectacle théâtral (©Modeste Piens).

machines : l'une sert à laver la vaisselle, l'autre à beurrer les tartines, une troisième à éplucher les pommes de terre. L'école dispose en outre de douches conçues en céramique et de tout un service consacré à la lessive et au repassage. Dans la vaste salle de gymnastique est installé un théâtre sur une estrade qui permet d'organiser des spectacles.

L'enseignement n'échappe pas à cette modernité puisqu'un bateau-cabine entièrement

liers issus de toute la Belgique, voire même d'Allemagne, de Hollande et de France. A ceux-ci, s'ajouteront des enfants issus du monde forain qui ne formeront guère plus du quart de la population scolaire.

L'enseignement dispensé est par la force des choses bilingue. Les élèves suivent généralement les cours dans leur langue maternelle mais certains Flamands adoptent la langue française. Dans ce cadre-là, des instituteurs flamands sont appelés

Si les filles reçoivent essentiellement des cours d'éducation ménagère, les garçons eux reçoivent des leçons techniques de batellerie. Tous sont amenés à suivre au jour le jour le trajet qu'empruntent leurs parents sur une carte des cours d'eau à l'aide de drapeaux. Le cours de musique occupe une place importante au sein, et même en dehors, de l'école. Plusieurs instruments sont à l'honneur : la guitare, l'accordéon et la mandoline. Les élèves se produisent dans l'école, notam-



Fig. 3. - Classe de musique (©Flameng).

ment aux fêtes de Noël, mais aussi à l'extérieur, le week-end, à la demande.

Après la fermeture du canal de Mons à Condé en 1964 et sa reconversion en voie autoroutière, le home ferme définitivement ses portes le 1^{er} septembre 1977. Il est alors reconverti en internat pour l'Athénée Royal de Saint-Ghislain.

Aujourd'hui en voie de délabrement, le bâtiment, malgré une occupation partielle des locaux, subit une lente dégradation : l'ancienne salle de gymnastique particulièrement

souffre de cette situation ; elle ne sert plus, sinon comme pièce de stockage, et des actes de vandalisme se poursuivent régulièrement en périphérie du bâtiment notamment par le jet de projectiles contre les baies vitrées en bordure du réseau autoroutier. Le parc, en état de friche, est laissé à l'abandon.

L'internat parvient à maintenir sa présence dans des locaux trop vastes et devenus vétustes mais jusque quand ? Il serait temps dès maintenant de s'interroger sur le devenir du bâtiment avant de le voir réduit à l'état de ruine.

La Commission des Monuments et Sites a introduit un dossier en vue de le faire classer. Son caractère exceptionnel dans la région et la solidité de ses murs et fondations décorés de céramique locale en font sa particularité et augurent d'une bonne conservation. Actuellement, il existe encore un home pour enfants de bateliers à Antoing, près de Tournai.

Marie ARNOULD

Licenciée en Histoire



Fig. 4. - Façade (©Marie Arnould).



Fig. 5. - Entrée des garçons (©Marie Arnould).



Fig. 6. - Entrée des filles (©Marie Arnould).



Fig. 7. - Maison du directeur (©Marie Arnould).

Activités économiques autour du canal de Mons à Condé



Fig. 8. - Construction de bateaux à Saint-Ghislain, s.d. (Collection SAICOM).



Fig. 9. - Usine Hoffman à Jemappes, s.d. (Collection Jean-Louis Capoville).



Fig. 10. - Siège Sartis des Charbonnages d'Hensies-Pommerœul. Cheminée des chaudières Bailly-Mathot, vers 1930 (SAICOM, collection Hensies-Pommerœul).



Fig. 11. - Charbonnages d'Hensies-Pommerœul. Vue d'une section de l'ancien canal de Mons à Condé asséché, 1977 (SAICOM, collection Hensies-Pommerœul).



Fig. 12. - Cité des Acacias des Charbonnages d'Hensies-Pommerœul le long du canal, vers 1948 (SAICOM, Collection Hensies-Pommerœul).

REPORTAGES

12^e CONGRÈS DU TICCIH¹ À MOSCOU, EKATERINBOURG ET NIGNY TAGIL (Oural d'Asie) du 10 au 18 juillet 2003 (Première partie)

En matière d'archéologie industrielle, la Russie est un paradis : nous y avons été gâtés puisque les usines en activité en sont de parfaits exemples : c'était de l'archéologie industrielle vivante !

Nous y avons en effet vu utiliser des procédés de fabrication de l'acier qui ont disparu de nos pays occidentaux depuis des décennies : cornues Bessemer et fours Siemens-Martin, laminoirs peu automatisés, etc...

Organisé par le *Musée Polytechnique de Moscou*, le *Département Central de la Protection des Monu-*

ments de Moscou et l'*Académie d'Architecture et des Arts de l'Etat de l'Oural*, le coordinateur était Eugène Logunov, directeur de l'*Institut de l'Histoire de la Culture matérielle* à Ekaterinbourg.

Ce congrès bénéficiait du soutien de la *Confédération des Industriels et Hommes d'Affaires de Russie* et des *Usines intégrées de fer et d'acier de Nighny Tagil*.

A l'écoute des intervenants russes représentant de puissants groupes industriels soucieux de préserver et de mettre en valeur leur patrimoine industriel, les projets sont éloquents.

Il serait intéressant de voir dans quelques années où en sera le projet grandiose de Nighny Tagil présenté au congrès, quand on voit ce qu'ils sont capables de faire quand ils le veulent, leur fierté nationale en plus. Et quand le rouleau compresseur russe se met en route...

Arrivés à **Moscou** le 10 juillet 2003, nous fûmes immédiatement plongés dans la réalité russe : taxi arnaqueur, routes mal entretenues (ce qui obligeait le chauffeur à effectuer un « slalom » permanent) et, surtout, notre incompréhension totale de la langue... parlée et écrite !

A l'hôtel où se tenait le congrès, nous reçûmes une serviette contenant de la documentation comprenant un luxueux livre à couverture cartonnée : le premier d'une longue série, qui nous valut à tous le paiement d'un excédent de poids des bagages au retour...

A 19 h, la séance inaugurale fut ouverte par la past-présidente suédoise Marie Nisser, suivie de communications par des Russes sur le sauvetage de centres industriels anciens à Moscou et en Russie.

Elle fut suivie d'une promenade en bateau-mouche sur la Moskova et buffet-froid à bord (plutôt pagaille).

Le 11 juillet, circuit en ville et arrêt au pied de l'extraordinaire tour de la radio (hyperboloïde réticulaire en acier) de 150 m de haut construite entre 1919 et 1922 par l'ingénieur Choukchov, suivi de la visite des intéressants musées de la distribution de l'eau et de l'électricité.

Les sessions du congrès s'ouvraient à 15 h : 29 communications se donnaient dans trois sections simultanées, ce qui excluait évidemment l'audition de toutes. J'ai suivi les exposés de la section C traitant de la préservation de l'héritage industriel.

- Trois Japonais traitaient de chemins de fer et de machines-outils sauvés chez eux, se



Fig. 13. - Devant l'entrée monumentale du Kombinat, Lénine vous accueille toujours ! (©B. Van Mol).



Fig. 14. - La tour de la radio à Moscou
(©B. Van Mol).

contentant de lire (dans un anglais délirant, ce dont se gaussaient ouvertement leurs compatriotes...) leur texte projeté à l'écran (textes qu'ils nous avaient heureusement remis auparavant) ;

- un Letton parlant d'une base navale abandonnée sur la côte de son pays, s'est fait traduire par une Lettonne parlant un anglais parfait et « coulé » (donc presque incompréhensible pour les non-anglophones) : heureusement que les diapositives, elles, étaient parlantes ;
- un Grec nous a fait la promotion des huileries abandonnées sur l'île de Lesbos ;
- un Italien a parlé de plates-formes d'exploitation pétrolières en mer Adriatique qu'il propose de sauver (avec l'aide des compagnies pétrolières) ;
- une Grecque a proposé de réhabiliter une ancienne base navale russe du 19^e siècle sur la côte de son pays pour en faire un musée de la construction navale ;
- une Russe plaïda avec brio et passion pour le sauvetage du métro de Moscou qu'elle

nous fit visiter le lendemain soir ; et enfin,

- un Allemand nous a montré d'anciens bâtiments en béton armé en Russie et en Allemagne.

Un regret : l'anglais parlé par les anglophones reste difficilement compréhensible par les étrangers tant leur débit est rapide. Quant aux « jokes » qui les font tant rire, elles nous passaient tout bonnement au dessus de la tête. La prééminence effective de l'anglais doit absolument s'accompagner d'un minimum d'effort de leur part pour se faire comprendre des non-anglophones. J'en ai fait la remarque à Stuart Smith, le secrétaire général du TICCIIH, après le dépôt de ses conclusions (que j'ai à moitié comprises).

D'autres congressistes français m'ont dit qu'il serait question pour les prochains congrès d'exiger des communicants leur texte imprimé avant l'ouverture du congrès pour permettre les discussions en séance.

Ce serait assurément plus fructueux puisque, d'une part, les exposés, dépassant presque tous le temps imparti, ne laissent plus place à des questions, et que, d'autre part, le français a définitivement disparu des débats. On pourrait ainsi préparer ses questions en anglais. Heureusement, nous avons reçu les résumés des communications : cela en facilitait la compréhension. Un exemplaire de ces résumés (abstracts of papers) sera déposé à la bibliothèque de PIWB à Blegny.

Le 12 juillet, visite de l'étonnant et magnifique **Kremlin** suivi

d'un repas "pizza" (!!!) dans un fast-food voisin du ... Mac Donald (ça aurait peut-être été meilleur là !).

L'après-midi, après un tour en train sur la ligne circulaire de 54 km construite en 1902-1908, en cours de réhabilitation, visites de la brasserie *Badaevsky-Trekhgorny* toujours en activité, qui a conservé tous les magnifiques bâtiments issus des extensions successives depuis 1875, et d'un énorme ancien garage pour autobus du parc *Bakhetiev*, conçu par l'architecte russe Menlikov dans les années 1930 dans le pur style constructiviste, et à la charpente triangulée remarquable.

Le soir, visite guidée par Natalia Dushkina (communicante de la veille sur le sujet) de quelques splendides stations du métro de Moscou : ce que j'ai vu de plus marquant à Moscou.

Le 13 juillet, départ par avion Tupolev d'Oural Air pour **Ekaterinbourg** (deux heures de vol vers l'Est). Sur le tarmac de l'aéroport d'Ekaterinbourg, deux popes en grande tenue attendaient leur Patriarche, un bouquet de roses blanches à la main... C'est la Russie d'aujourd'hui !

La ville construite en 1723 autour du barrage de retenue des eaux destinées à fournir l'énergie hydraulique nécessaire au fonctionnement de la sidérurgie naissante (roues à aubes actionnant des soufflets pour activer les feux des hauts-fourneaux ainsi que les makas pour les forges) fut entourée de fortifications bastionnées sur plan carré. Le site industriel initial est converti en lieux de promenades le long desquels se trouvent les musées techniques consacrés à la sidérurgie et à l'architecture.

La ville, agréable, présente de beaux bâtiments à l'architecture caractéristique, au milieu de bâtiments plus austères de l'époque soviétique : "constructivistes" (qui faisaient les délices des nombreux architectes du groupe) et autres kroutchevski à 6 étages, hideux et mornes.

Pas de vitrines alléchantes pour les magasins dissimulés aux rez-de-chaussée de ces délicieux bâtiments : il fallait du flair pour les trouver !

Le réseau routier est plutôt délabré : gare aux traversées de voies de tram et aux trapillons saillants, parfois reposés à l'envers !

Comme corollaire à la présence de ce lac d'eau dormante au milieu de la ville : les moustiques dont sont généreusement dotées toutes ces villes "d'eau".

L'après-midi, excursion à la ville de **Polevskoiï** pour visiter le musée du haut-fourneau. C'est aux environs de cette ville

que furent trouvés de beaux échantillons de malachite.

En chemin, à la limite du territoire de la ville, accueil par une délégation de dames en costumes traditionnels entourant la meneuse qui présentait les traditionnels pain et sel. Chacun devait ensuite briser un morceau de ce pain large et plat et le tremper dans le sel avant de le manger. Des chants et des danses avec accordéon prolongèrent la réception agrémentée de sandwiches divers, et arrosée d'un curieux thé froid.

Et puis ce fut la découverte de ce splendide haut-fourneau parfaitement conservé et soigneusement entretenu, avec sa belle toiture en coupole.

Le plus spectaculaire de cette installation datant de 1898, ce sont les soufflantes à pistons à double effet qui étaient actionnées par une roue à aubes (qui devait être de belle taille pour mouvoir une telle machine !).

Au retour à Ekaterinbourg, souper en plein air dans la cour

parsemée de splendides machines du *Musée de l'Histoire de l'Architecture et de la Technologie Industrielle*, dirigé par Madame Logunov.

Excellent repas, copieusement arrosé de...vodka, vu le nombre de toast portés (on fêtait deux anniversaires de congressistes en plus des discours).

Le 14 juillet, dans la grande salle du théâtre de la ville (qui jouxte la cathédrale en reconstruction sur le site de l'assassinat du Tsar et de sa famille en 1918), la session plénière débuta par l'allocution de :

- Sir Neil Cossons, président de la prestigieuse association de défense du patrimoine industriel anglais, *English Heritage*, sur le thème : « De la conservation et de l'interprétation des sites industriels et des paysages : vers une méthodologie » ;
- le past-président français du TICCIH, Louis Bergeron, s'est ensuite interrogé (en anglais) sur « la destinée de l'héritage industriel tout



Fig. 15. - Haut-fourneau du 19^e siècle à Polevskoiï (©B. Van Mol).

autour du monde » ;

- puis plusieurs orateurs russes expliquèrent l'intérêt et l'étendue de l'héritage industriel des 18^e et 19^e siècles en Russie et surtout dans l'Oural.

Le congrès se déplaça ensuite au *Musée de l'Histoire de l'Architecture et de la Technologie Industrielle* (entrevu la veille au soir) pour l'ouverture de l'exposition à l'occasion du congrès.

L'exposition comportait des panneaux avec photos illustrant ce qui se faisait dans les pays membres du TICCIH sauf... en Belgique et en France !

A 17 h, les quelques 100 congressistes prirent la route de Nizhny Tagil, sous escorte policière sirènes hurlantes pour ouvrir la route devant les deux autocars. Une ambulance était de la suite, au cas où...

En route, arrêt à **Neviansk** pour visiter la tour penchée des Démidof, ces industriels qui développèrent la sidérurgie dans l'Oural au 18^e siècle.

A quelques kilomètres de là, dans le petit village charmant aux maisons en bois ornées de **Verkhnie Tavolgi**, chanteuses, musiques traditionnelles à l'accordéon, repas en plein air et moustiques nous attendaient.

Arrivés dans la nuit à **Nizhny Tagil**, nous pûmes jouir pleinement du spectacle nocturne des usines sidérurgiques qui fumaient abondamment de l'autre côté de la gare, en face de l'hôtel Tagil. Comme entrée en matière, c'était réussi.

Dès le lendemain 15 juillet, dans les salles de l'Hôtel de Ville, les sessions commencèrent par la séance plénière :

- L'Anglais Stuart Smith, secrétaire général du TICCIH ouvrit les débats en traitant de « L'archéologie industrielle et le travail du TICCIH » ;
- les Américains Dennis Frenchman et Jonathan Lane commentèrent leur remarquable CD-ROM : « L'enseignement de Lowell [près de Philadelphie] : 25 ans de

rétrospective d'une expérience américaine pour utiliser le patrimoine industriel comme stratégie de revitalisation d'une communauté [urbaine] » ;

- le Français Dan Bernfeld, président d'*Euroculture* plaida pour sa chapelle : les stages d'étudiants des programmes européens "Raphael" et "Leonardo da Vinci" ;
- enfin, des industriels russes parlèrent de leur souci de sauvegarder l'héritage industriel de Nizhny Tagil.

L'après-midi, dans la section E consacrée aux projets à grande échelle et à la préservation des paysages, parlaient notamment :

- Le Belge Patrick Viaene de l'archéologie industrielle en Belgique ;
- la Française Gracia Dorel-Ferre des réalisations et projets en Champagne-Ardenne.

A 17 h, nous partions pour la visite de la splendide usine métallurgique-musée de Nizhny Tagil, dont certains ate-



Fig. 16. - Les vénérables hauts-fourneaux de Nizhny Tagil.



Fig. 17. - Monument à la gloire du tank T34 à Nighny Tagil (©B. Van Mol).

liers sont toujours actifs. C'est « le » grand projet muséal de l'Oural soutenu par de puissants « sponsors »... Hélas, la pluie nous rattrapa sur la fin du parcours et mouilla la ... vodka.

Le soir, soirée de gala dans le magnifique Palais de la Culture (que de marbres !) pour la réception du Maire de Nighny Tagil. Agrémentée de danses et de chants folkloriques, de chansons, elle le fut surtout par le nombre de toasts qui furent portés, avec pour corollaire, la vodka ad-libidum...

Le mercredi 16 juillet, visite du gigantesque **Nighny Tagil Metallurgical Kombinat** (la plus grande usine du monde : 28.000 m², enregistrée au Guinness Book des records) qui s'étend sur des kilomètres !

Après la visite guidée du Musée où sont présentés les productions des usines, on y visita un laminoir à fers à béton en action (sécurité proche de zéro). Ce fut ensuite la visite (attendue !) du **Musée du Tank** où sont présentés tous les modèles de chars d'assaut construits à Nighny Tagil : du

célèbre T34 au dernier né T90 massif et trapu, peint aux couleurs sable du désert (fabrication pour Abou-Dhabi...). Devant l'entrée du Musée (comme dans d'autres villes de l'Oural), trônait un char T34 juché sur un socle (où il est monté tout seul, précise la chronique tirée du bouquin de 1,5 kg reçu ce jour-là !).

L'après-midi, les autocars nous menèrent à **Visim**, ville minière aurifère et métallurgique où le traditionnel barrage est remarquablement conservé, avec son avant bec brise-glace en bois protégeant la prise d'eau.

Au passage, halte à la colonne marquant la frontière entre l'Asie et l'Europe (avec l'offrande traditionnelle du pain et du sel), au milieu de montagnes parsemées d'éboulis d'exploitation d'or et d'autres métaux précieux (or, platine,...) dont la région a regorgé.

Et le soir, un mémorable repas champêtre nous attendait en plein air ... au sommet d'une colline dominant la ville, qu'il fallut gravir à pied... Ce fut grandiose !

Le soleil était toujours de la

partie à 22 h 30 car nous étions près du cercle polaire.

Le jeudi 17 juillet, visite de la carrière de fer Gororblagodatsky à **Kushva**, exploitée à ciel ouvert par trois pelles en butte et ... cinq camions-bennes (en révision ce jour-là) jusqu'à épuisement des dépôts de surface, et par puits pour les parties profondes – jusqu'à 800 m.

Le minerai de fer alimente l'aciérie *Blagodat Mountain's Works* dans l'enceinte de laquelle est conservée l'installation initiale, musée où les machines outils sont exposées en plein air sans protection (bonjour la rouille !). Un remarquable bâtiment en briques appareillées avait hébergé les chaudières pour les machines à vapeur.

Retour à **Nighny Tagil** pour la dernière session du congrès et la séance finale, qui s'est tenue dans une certaine confusion (pour moi) car j'ai (mal) compris les endroits où se tiendront les prochains congrès du TICCIH : Japon ? Allemagne ? A vérifier quand les documents finaux nous parviendront.

B. VAN MOL

EXCURSION DES MEMBRES DE PIWB DANS LE NORD DE LA FRANCE

Centre historique minier de Lewarde

Le 25 octobre 2003, les membres de PIWB se sont rendus dans le nord de la France. Étaient inscrits au programme de cette journée les visites du *Centre historique minier de Lewarde* et de « *La Piscine* » à Roubaix.

Le *Centre historique minier de Lewarde* (voir Bulletin n° 46) est implanté sur le carreau de l'ancienne fosse Delloye. Ce siège d'extraction, où un millier de mineurs travaillaient pour produire en moyenne 1 000 tonnes de charbon par jour, a fonctionné de 1931 à 1971. Aujourd'hui, le Centre historique minier est le plus grand musée de la mine en France.

Les membres de PIWB ont bénéficié d'une visite guidée par un ancien mineur (un merveilleux guide auprès duquel on n'a pas vu le temps passer !). On a suivi le parcours emprunté par les mineurs sur le carreau : la « salle des pendus », la lampisterie, les bâtiments industriels, puis la « descente » dans les 450 mètres de galeries pour pénétrer dans les chantiers d'extraction (parcours à la scénographie remarquable). Les machines en fonctionnement recréent l'ambiance (assourdissante !) du travail au fond et témoignent de l'évolution du métier, de l'époque de Germinal aux années 1990.

Dans les bâtiments historiques de la fosse, de nombreuses expositions et reconstitutions complètent cette découverte du monde de la mine : la vie quotidienne des hommes et des femmes de la mine, l'histoire du bassin minier, les luttes

sociales, la géologie, le travail du cheval, l'énergie, etc...

Après le repas au restaurant « Le Briquet », direction Roubaix pour la visite du *Musée d'Art et d'Industrie* implanté dans l'ancienne piscine municipale, bâtiment art déco exceptionnel, construit entre 1927 et 1932, par l'architecte lillois Albert Baert.

Sur ce musée, lire à la page suivante les impressions de visite et les judicieuses observations de Claude Depauw, archiviste de la Ville de Mouscron et membre du CA de PIWB.

Assunta BIANCHI

Secrétaire de rédaction de PIWB



Fig. 18. - Membres du groupe de PIWB (©Assunta Bianchi).

La Piscine. Musée d'Art et d'Industrie de Roubaix

Bref parallèle avec le bassin de natation de Mouscron¹

Ce 25 octobre 2003, après la visite de Lewarde et le repas pris en commun, les membres de PIWB se sont rendus à *La Piscine. Musée d'Art et d'Industrie de Roubaix*. Une petite défaillance de coordination et, sur place, la foule qui se pres-

pallier ici ce manque, n'ayant pas le bagout qu'aurait pu déployer un guide. Je veux simplement vous faire part de quelques constats à propos de cette piscine devenue musée.

Les visiteurs n'auront pas manqué de remarquer qu'un peu d'eau est resté dans la piscine. Ce plan d'eau, au centre du musée, rappelle la fonction initiale du lieu, abandonné comme tel en 1985. Proposée fin 1989 par l'équipe de conser-

une corrosion accélérée due au chlore. Mais les Roubaisiens tenaient à leur piscine autant qu'à leur musée. En témoigne le fait que, le jour de l'inauguration, ma femme et moi avons attendu dehors plus de trois quarts d'heure avant de renoncer à entrer, laissant la place aux gens du cru.

Peintures, sculptures, arts décoratifs : au point de vue de ses collections, *La Piscine* pourrait apparaître comme un musée de



Fig. 19. - Sculptures décoratives dans le grand bassin (©Assunta Bianchi).

sait à l'entrée nous ont privés d'une visite guidée de ce lieu exceptionnel à maints égards. Cependant, la visite libre, que chaque excursionniste a pu mener à sa guise, n'a pas vraiment permis de découvrir tous les trésors que renferme cet écrin, lui-même bijou d'architecture. Il ne me revient pas de

vation, sa transformation est acceptée par le Conseil municipal en 1990. Mise à l'étude en 1992, elle fait l'objet d'un concours en 1993-1994. S'annexant une friche industrielle qui marque maintenant l'entrée du public, la restauration est très lourde et s'étend de 1998 à 2001, car le bâtiment a subi

province comme les autres, assez riche, notamment par de nombreux prêts d'autres musées, et, à coup sûr, mieux aménagé que certains. Comme il convient, quelques artistes locaux y occupent une place particulière : je n'en pointerai qu'un seul, Rémy Cogghe (Mouscron 1854-Roubaix 1935),

¹ Je tire l'essentiel de ma science de l'ouvrage illustré *La Piscine. Musée d'Art et d'Industrie de Roubaix*, s.l., 2001, 240 p., particulièrement les pages dues au conservateur en chef Bruno GAUDICHON, « La piscine de la rue des Champs » (pp. 13-29) et « Quelques musées en un » (pp. 45-55). A propos de la réhabilitation de la piscine du point de vue architectural, voir la contribution de l'architecte Jean-Paul PHILIPPON, « Au bonheur roubaisien » (pp. 217-231, avec plans). Pour Mouscron, voir J. DEBAES, « La politique et l'administration communales à Mouscron durant les années 1870 à 1900. La période 1870-1900 (1^{ère} partie) », in *Mémoires de la Société d'Histoire de Mouscron et de la Région*, t. IV, 1982, p. 205 ; J. DEBAES et R. VANDENBERGHE, « Mouscron 1789-1945. Itinéraire du village paysan à la cité industrielle », *Ibid.*, t. XIII, fasc. 1, 1991, p. 436.

peintre de la réalité quotidienne, d'origine franco-belge.

L'apport de l'art à l'industrie locale, une fois de plus, apparaît très peu par le biais de l'accrochage aux cimaises d'œuvres d'art montrant l'activité textile ancienne de Roubaix. A l'étage du bassin, dans l'espace consacré à l'évocation des rapports entre Roubaix et le tissu, je n'ai compté que quatre peintures à sujets textiles datant des 19^e et 20^e siècles : deux représentations d'un tisserand sur son métier et deux scènes de triage de laine. C'est peu, somme toute, pour le Manchester français ! Mais cette histoire industrielle, qui la marque

primordiaux et évidents. De tout temps, les hommes et les femmes ont été sensibles au toucher des tissus, au jeu des matières textiles, à leurs couleurs chatoyantes. Bien plus aujourd'hui qu'hier, le rapport entre l'art et le textile passe par les artistes qui utilisent le textile comme moyen d'expression. L'œuvre d'art devient elle-même l'objet de l'activité textile et elle est, de près ou de loin, un produit textile : tapisserie, dentelle, broderie, vêtements, etc... La mise en valeur de tels artistes est l'axe principal des accrochages temporaires de *La Piscine*.

C'est ici que l'institution roubai-

significatifs de la principale activité locale, destinés à glorifier une ouverture économique et technique exceptionnelle. Pour assurer la pérennité de ce patrimoine en constitution, les collections (dont 78 albums d'échantillons encore conservés) ont d'abord trouvé refuge dans une ancienne filature occupée par la bibliothèque et les archives communales, puis, à partir de 1889, dans l'École nationale des Arts industriels. Ayant perdu sa place dans la cité au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le musée a réouvert ses portes fin 2001 dans une piscine municipale restaurée mais réaffectée.



Fig. 20. - Piscine de Mouscron (© Claude Depauw).

encore, n'a pas empêché Roubaix de décrocher le label ministériel de *Ville d'art et d'histoire*. Rappelons que s'y trouve également le *Centre des Archives du Monde du Travail*, l'un des cinq centres des Archives Nationales, imaginé dès 1983 et installé en 1993 dans une partie de l'ancienne filature Motte-Bossut, construite entre 1862 et 1891 et active jusqu'en 1981, un autre exemple réussi de réaffectation patrimoniale.

Mais si le textile est une industrie, ses aspects artistiques sont

sienne redevient musée d'industrie et renoue avec ses origines. Il faut savoir que son fonds d'œuvres d'art (peintures et sculptures) n'a été constitué qu'entre 1870 et 1940, quand s'est transformé en musée des beaux-arts ce qui était au départ le réceptacle de la mémoire à conserver de la Révolution industrielle roubaisienne. Initié dès 1835 par les manufacturiers associés à l'épopée économique de la ville, le musée industriel de Roubaix rassemble jusqu'en 1939, à côté de tissus de provenances diverses, des éléments

Une brève parenthèse pour signaler que l'École des Arts industriels de Roubaix est sans doute un modèle pour l'école industrielle que souhaitait le bourgmestre faisant fonction Henri Dubiez lors de l'inauguration du nouvel Hôtel de Ville de Mouscron le 13 juillet 1890, une école qui n'a ouvert ses portes qu'en 1912.

Mais le parallélisme entre Roubaix et Mouscron ne s'arrête pas là, car la piscine de Roubaix préfigure celle de Mouscron. Evidemment, l'une et l'autre

s'inscrivent dans des plans différents, adaptés aux contraintes de leur lieu d'implantation.

À Roubaix, la parcelle acquise par la ville pour édifier les bains municipaux est un vaste espace non bâti enclavé au cœur d'un îlot bordé d'usines, d'ateliers, de maisons patriciennes et d'habitations modestes. Son accès de la rue des Champs, qui n'est pas l'entrée actuelle du visiteur, est une étroite ouverture de la largeur d'une maison individuelle simple. Après un porche d'entrée néo-romano-byzantin et au bout d'un long couloir, l'usager des bains roubaisiens accédait à une sorte d'abbaye cistercienne refermée autour d'un jardin claustral. Le plan des lieux a une référence médiévale qui confère une ambiance quasi monacale, heureusement animée par un décor eclectique. L'architecte Albert Baert (La Madeleine 1863-Lambersart 1951) tire du jardin une partie de la lumière, le reste venant de verrières zénithales relayées dans les étages par des sols pavés de verre. Le complexe comprend un bassin de natation de 12 m de large pour 50 m de longueur avec ses deux étages de cabines en briques vernissées, logé sous une grande nef basilicale formée d'une double voûte en coque de béton. Tout autour du jardin, aux côtés opposés du bassin et du foyer, les salles de bains individuelles courent sur deux étages. Autour du foyer s'articulent le couloir d'accès, la buvette, devenue restaurant, et les locaux de service dont la salle des filtres. Même après sa transformation récente en musée, le visiteur comprend aisément pourquoi, à son inauguration, la piscine de Roubaix a été qualifiée de plus belle piscine de France, sinon d'Europe.

A Mouscron, le terrain choisi a également imposé ses contraintes. Le nouveau bâtiment se dresse sur une longue parcelle vendue à la ville par la S.N.C.V. quand, suite à l'électrification de la ligne Mouscron-Menin, elle a abandonné la gare du tramway à vapeur. Le bassin de natation, complété à l'origine par une salle de gymnastique et par un arsenal de pompiers surmonté d'une tour quadrangulaire, est dû à l'architecte communal Jules Geldhof (Izegem 1892-Mouscron 1961). Pour la façade en briques de revêtement ocre, aux lignes horizontales harmonieuses, il s'est inspiré quelque peu du mouvement architectural *Bauhaus* de l'Allemand Walter Gropius.

Dans les deux cas, l'équipement est d'importance mais, soit la réflexion, soit les événements en freinent la conclusion. A Roubaix, si le premier projet date de 1923, la réalisation s'étale de 1927 à 1932. A Mouscron, les bains communaux sont construits rapidement en 1939-1940, mais la Seconde Guerre mondiale en retardera l'ouverture au public jusqu'en 1948.

Si la qualité architecturale du projet mouscronnois est loin d'atteindre la valeur esthétique de la piscine roubaisienne, l'une et l'autre participent à un programme social et politique puisé à la même source. Toutes

deux sont une affirmation de l'initiative publique et le résultat des idées progressistes de l'Entre-deux-Guerres que véhiculaient leurs maîtres d'œuvre respectifs, des majorités politiques communales socialistes : à Roubaix avec le maire Jean Lebas de 1912 à sa mort en 1944 ; à Mouscron avec le bourgmestre Joseph Vandeveld de 1921 à 1938. Tant à Roubaix qu'à Mouscron, au cœur de ces programmes, dans un lieu qui, de par ses activités, est seul capable de réaliser un vrai mélange social, prédominant, et la nécessité d'une hygiène des corps, et la volonté d'une hygiène des esprits, au travers d'une application concrète de l'adage *mens sana in corpore sano*.

Le parallélisme perdure encore puisque l'ancien bassin de natation mouscronnois et ses annexes, à proximité immédiate du centre culturel Marius Staquet, abritent désormais, non seulement un musée des Beaux-Arts en cours de constitution et ses expositions d'art contemporain, mais aussi la toute récente Académie des Beaux-Arts.

Il y a encore bien d'autres choses à dire à propos de *La Piscine* de Roubaix. La visite du 25 octobre aura fait comprendre à chacun qu'il faudra y revenir...

Claude DEPAUW

Archiviste de la Ville de Mouscron



Fig. 24. - Oeuvres présentées dans une ancienne cabine de douche (© Claude Gaier).

NOUVELLES BREVES

Une machine de Newcomen en activité en Grande-Bretagne¹

Près de Dudley, dans les West-Midlands, en Grande-Bretagne, fonctionne depuis 1986 une réplique grandeur nature d'une machine de Newcomen, suivant une gravure de 1719 de Thomas Barney qui a été publiée sur la couverture du bulletin n° 41 de PIWB (janvier-mars 2000).

Cette machine a été reconstituée par le *Black Country Living Museum*, Tipton Road, à Dudley, à moins d'un demi mile (803 mètres) de l'endroit où Newcomen construisit sa première machine opérationnelle en 1712. Elle pompe probablement l'eau dans le même ruisseau qu'à l'époque.

Elle fonctionna quelques années depuis sa mise en service jusqu'à ce que des difficultés financières et opérationnelles en provoquèrent l'arrêt. Elle ne fut plus mise à feu qu'occasionnellement, et encore, avec une assistance manuelle pour actionner les soupapes. Remise en état l'an dernier par des passionnés, elle fonctionne tous les dimanche et lundi du troisième week-end de chaque mois, depuis Pâques jusqu'en octobre, ou éventuellement sur rendez-vous (tél. (0)121 557 9643).

La capacité en eau de la chaudière est de 13 Hogsheads (approximativement 682 gallons, soit 3.082 litres), qui est une ancienne mesure anglaise.

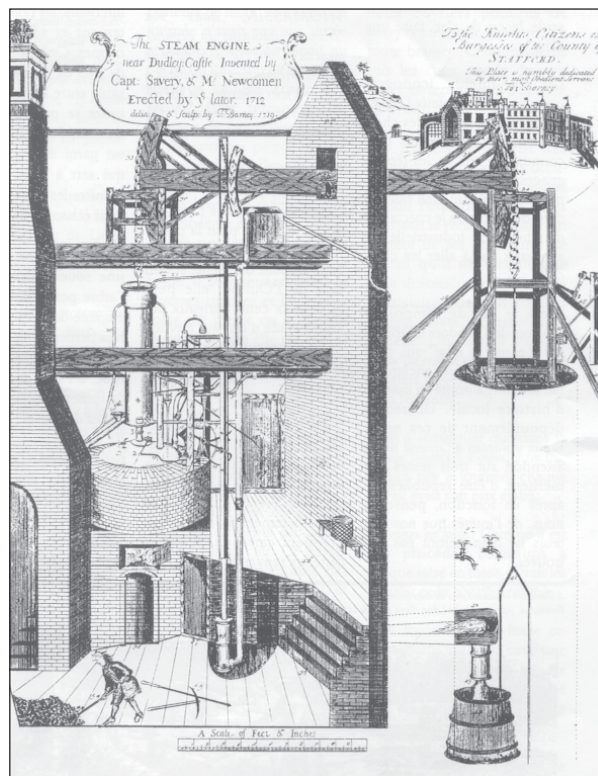


Fig. 22. - Pompe à feu de Thomas Savery et Thomas Newcomen construite en 1712. Gravure de Thomas Barney (1719).

Je me souviens avoir vu en 1994 dans le *Musée Ford* à Dearborne, près de Detroit dans le Michigan, aux Etats-Unis, une machine de Newcomen d'époque à côté d'une machine de Watt (provenant d'Angleterre), mais elles ne fonctionnaient plus.

Bruno VAN MOL

Inauguration du CLADIC à Blegny-Mine (Centre Liégeois d'Archives de Documentation de l'Industrie Charbonnière)

Le CLADIC a été inauguré le 28 novembre dernier. Il est installé dans l'ancien garage Smits, à proximité du site.

Les fonds et collections déposés proviennent essentiellement :

- du *Centre d'Histoire des Sciences et des Techniques de l'Université de Liège* (CHST) : publications diverses, collection J. Stassen, fonds d'Inichar et de divers charbonnages liégeois (près de 300 mètres linéaires)

- de l'*Institut Scientifique de Service Public* (ISSeP) : publications diverses (près de 800 mètres linéaires)

On pourra également consulter les archives des charbonnages de Blegny et de Wérister.

Le CLADIC est ouvert gratuitement au public.

Renseignements pratiques :

Centre Liégeois d'Archives
et de Documentation de
l'Industrie Charbonnière
(CLADIC)
Rue L. Marlet, 17
4670 Blegny
Tél. 04/387.98.18

Assunta BIANCHI

¹ Extrait de *OLD GLORY, VINTAGE RESTORATION TODAY*, n° 161-juillet 2003, pp. 14-16.

PUBLICATIONS

Jacques Crul, directeur de Blegny-Mine, nous renseigne et commente les publications suivantes. Ces ouvrages sont disponibles au Centre Liégeois d'Archives et de Documentation de l'Industrie Charbonnière (CLADIC)

Parcours d'un ardoisier mineur par Louis Soquay

Louis Soquay raconte sa vie de « scailton » ardennais, en d'autres termes d'ardoisier mineur, passée dans l'ardoisière de la Morépire à Orgeo (Bertrix), aujourd'hui reconvertie en lieu de visite touristique.

Il y explique le travail dans une ardoisière, sa découverte du métier, parle de Sainte-Barbe et des maladies professionnelles, puis de son changement de parcours pour devenir inspecteur de sécurité dans les minières, carrières à ciel ouvert et souterraines à l'Administration des Mines, pour terminer avec son expérience de guide touristique, son « retour à la case départ » comme il le dit, pour le projet « Au cœur de l'Ardoise ».

Ce livre est écrit sans prétention littéraire ou historienne, mais avec le cœur et les tripes d'un homme particulièrement volontaire et droit.

(Vendu au prix de 16 € + 3,5 € de frais d'envoi, à verser au compte 001-0110580-76 de Soquay Louis à Orgeo – Tél./fax : 061/41.11.64.)

Mélotte, un siècle et demi d'histoire et d'industrie par Daniel Pirotte

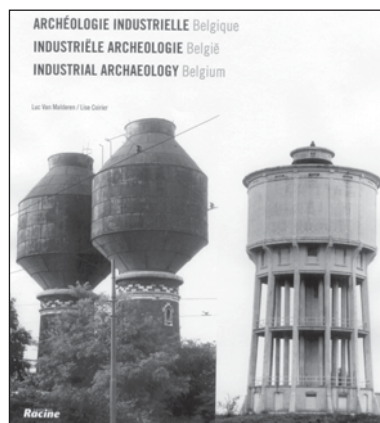
Livre remarquable édité par le Musée de la Hesbaye et retraçant l'histoire de cet atelier fondé par Guillaume Mélotte en 1852 pour devenir, sous la houlette de ses fils Jules et Alfred, deux usines de renommée mondiale fabriquant d'une part des écrémeuses (Remicourt) et d'autre part des charrues (Gembloux), avant de se transformer en 1928 en sociétés anonymes et de diversifier considérablement la production en s'intégrant dans un holding de dimension européenne, Thomas Tilling, pour devenir Gascoigne-Mélotte.

L'ouvrage est richement illustré. Il montre de façon très précise comment cette entreprise a pu faire face au fil du temps aux différentes innovations technologiques, dont elle était souvent à l'origine, et à l'évolution du marché agricole, pour imposer ses produits dans le monde entier et rester, aujourd'hui encore, une véritable référence industrielle.

(Vendu au prix de 20 € + 3 € de frais d'envoi, à verser au compte 068-2056187-08 du Musée de la Hesbaye asbl – Tél. : 019/54.54.93.)

Luc VAN MALDEREN, Lise COIRIER, Archéologie industrielle Belgique, Bruxelles, Racine, 2002

Une certaine forme de réhabilitation par la photographie, c'est ce que nous propose Luc Van Malderen dans son nouveau et très bel album photographique.



Ce passionné d'archéologie industrielle (auteur de *Architectures industrielles en Belgique et ailleurs*, Labor, 1992) a procédé à un choix « partiel et partial » parmi les quelques 12 000 photographies réalisées en Belgique et en Europe, entre 1987 et 2002 : les cimenteries et les fours à chaux ; les cokeries ; les ascenseurs du Canal du Centre ; les sites des anciens charbonnages avec les chevalements et les bâtiments de mine ; les aciéries, les hauts-fourneaux ; les briqueteries, les fours à céramique ; les entrepôts et les hangars industriels ; les carrières ; les cheminées, etc...

AGENDA

Exposition « Verre et Cristal » à Industrien (Kerkrade) du 17 décembre 2003 au 12 avril 2004

Présentation des différents produits des fabriques maastrichtoises durant les deux derniers siècles. Mise en évidence de l'histoire de l'industrie du verre à Maastricht et notamment du rôle de la « Kristalunie ». L'exposition occupe trois salles et aborde des thèmes tels que la création, le soufflage, la taille, la coloration et la vente du verre.

Association sans but lucratif fondée en 1984

Siège social :

Halles du Nord
Rue de la Boucherie, 4
B-4000 LIEGE (BELGIQUE)
Tél. : 04/221.94.16 ou 17
Fax : 04/221.94.01
E-mail : claude.gaier@museedarmes.be

Conseil d'administration

Président : Bruno VAN MOL

Vice-présidents :

Jean-Louis DELAET

Claude GAIER

Secrétariat :

ASBL Grand-Hornu Images (Françoise
BUSINE et Maryse WILLEMS)

Trésorier : Jacques CRUL

Membres :

Assunta BIANCHI, Claude-M. CHRISTOPHE,
Jean DEFER, Claude DEPAUW, José
DUPONT, Claude MICHAUX, Jean-Claude
SCHUMACHER, Guido VANDERHULST,
Guénail VANDE VIJVER, Jean-Jacques
VAN MOL

Bulletin périodique trimestriel

Publié avec l'aide de la Communauté Française

Cotisations annuelles

Membre individuel effectif : 12,50 €

Associations culturelles : 18,50 €

Associations commerciales : 25 €

Membres protecteurs : 75 €

A verser au compte 068-2019930-29 de l'ASBL
Patrimoine Industriel Wallonie-Bruxelles,
rue de Feneur 71, B-4670 BLEGNY

Editeur responsable

Claude GAIER

Rue F. Lapierre, 35/11

B-4620 FLERON

Tél. 04/221.94.17 ou 16

Fax 04/221.94.01

E-mail : claude.gaier@museedarmes.be

Secrétariat de rédaction

Assunta BIANCHI

ASBL Sauvegarde des Archives Industrielles du
Couchant de Mons – SAICOM

Rue de la Halle, 15

B-7000 MONS

Tél : 065/37.37.17

Fax : 065/37.37.18 (mention SAICOM)

E-mail : saicom@umh.ac.be

TABLE DES MATIERES

Editorial	P. 2
Etude :	
- Le home Désiré De Meyer pour enfants de bateliers à Saint-Ghislain par Marie Arnould	P. 3
Reportages	P. 9
Nouvelles brèves	P. 18
Publications	P. 19
Agenda	P. 19